

A l'hôpital, la médecine n'est plus un sacerdoce

Contrairement à ses aînés, la nouvelle génération d'internes n'entend pas tout sacrifier à son métier

On considère encore le médecin comme une personne à part, qui doit se donner entièrement à son métier et éponger tous les problèmes de la société. On nous en demande beaucoup... Trop? Amina – dont le prénom a été changé – n'est pas loin de le penser. Chaque semaine, elle consacre entre soixante et quatre-vingts heures à l'hôpital. Depuis trois ans, cette étudiante de 28 ans est interne en psychiatrie en Champagne-Ardenne.

Passage obligé pour 8 000 étudiants en médecine chaque année, l'internat se compose de stages successifs dans des centres hospitaliers, sur trois à cinq ans selon les spécialités. Lourdes journées de consultations, gardes de nuit, week-ends d'astreinte, tâches administratives et cours à l'université... Cette période intense ne permet pas toujours aux futurs médecins de dégager un temps de repos suffisant à leurs yeux.

Avant-goût d'un métier très prenant, l'internat sonne comme une alarme pour une nouvelle génération d'internes désireuse d'équilibrer vie professionnelle et vie personnelle. Amina a souvent le sentiment de devoir renoncer à des parts importantes d'elle-même. Femme engagée depuis toujours, elle a été contrainte de délaissier les associations antiracistes et féministes dans lesquelles elle est impliquée. L'interne en psychiatrie aimerait aussi avoir le temps, chez elle, de cultiver son potager, et ainsi retrouver le goût des aliments faits maison. « La médecine est mon travail, pas mon identité globale », veut-elle rappeler.

Soixante heures par semaine

Son cas n'est pas isolé. Sur les réseaux sociaux, des internes relaient les aspirations de cette nouvelle génération qui n'entend plus tout sacrifier à la médecine. Avis-cène (son pseudo sur les réseaux) est l'un d'eux : il comptabilise 60 000 fans sur Facebook et enregistre en moyenne 30 000 vues sur ses vidéos YouTube, dans les-

quelles il raconte son quotidien à l'hôpital. « Oui, les jeunes médecins veulent commencer à 8 heures et finir à 18h30 : et alors? », lance-t-il sans détour. L'interne de 25 ans, en quatrième semestre de médecine générale dans la région lilloise, avoue ne pas vouloir « faire partie de ces professionnels qui arrivent à l'hôpital à 7 heures, partent à 21 heures, et n'ont jamais le temps de voir leurs enfants ».

Sur sa chaîne YouTube, Avis-cène évoque régulièrement les dangers que font peser sur les internes leurs rythmes intenses. Depuis un décret de mai 2015, leur temps de travail a été fixé à quarante-huit heures par semaine, mais il est peu appliqué : les internes tra-

« J'aime mon métier, je ne veux pas avoir à l'arrêter pour cause d'épuisement, de burn-out ou de frustration »

AVIS-CÈNE
interne et youtubeur

vaillent à l'hôpital soixante heures par semaine en moyenne, selon une étude de 2016 de l'Intersyndicale nationale des internes (ISNI). Dans certaines spécialités, ils peuvent dépasser les quatre-vingt-dix heures hebdomadaires. Si un repos d'au moins onze heures doit leur être accordé après leurs gardes, ces nuits de travail suivent le plus souvent une journée complète à l'hôpital, exposant ces jeunes médecins à près de vingt-quatre heures de travail sans discontinuer. « Quand le flux de patients est continu, comme en service pédiatrique, nous n'avons aucun moment pour nous reposer. On finit par divaguer, et on n'est pas à l'abri d'accidents en sortie de garde », relate Avis-cène. Le 22 janvier, il raconte ainsi comment, assoupi, il a perdu le contrôle de son véhicule un lendemain de garde.

Dispositions légales peu suivies

« J'aime mon métier, je ne veux pas avoir à l'arrêter pour cause d'épuisement, de burn-out ou même de frustration », déclare-t-il. Une volonté de se protéger face à une réalité alarmante : plus de la moitié (52%) des jeunes médecins souffrent d'au moins un symptôme caractérisant le burn-out (épuisement émotionnel, déshumanisation ou perte de satisfaction professionnelle), selon une étude de 2019 menée par des psychiatres des Hôpitaux de Marseille. D'autant que les garde-fous légaux ne sont pas toujours respectés. Seuls 55% des internes disent disposer systématiquement de leurs repos d'après-garde, quand 20% affirment ne pas en bénéficier du tout, selon l'étude de 2016 de l'ISNI.

Benoît Blaes, qui termine son internat de médecine générale, ne s'est jamais vu refuser aucune prise de repos légal. « Mais c'est plus insidieux : les chefs de service programment les gardes juste

avant les journées où nous avons des consultations importantes, ou bien avant nos cours à la fac, nécessaires à notre formation. » L'interne de 28 ans travaille entre soixante et quatre-vingt-dix heures par semaine, selon les terrains de stage. Au prix de sacrifices, qu'il a mal vécus : « Quand on travaille autant, la question de la vie privée ne se pose pas : on n'en a tout simplement pas. » Ce fut particulièrement le cas pendant son stage en gynécologie, l'une des spécialités réputées parmi les plus chronophages : « Cela rejaillissait sur ma vie de couple, sur mon moral, mais surtout sur mon travail : on est moins vigilant, voire maltraitait malgré nous avec les patients. »

Des moments de moindre vigilance, Anna en a aussi connu pendant ses gardes. Interne en médecine d'urgence, elle n'a pas supporté le stress et la culpabilité qu'elles généraient ; elle a décidé de changer pour la médecine générale, espérant y trouver un rythme moins lourd. « Quand je rentre chez moi, je ne cesse d'y penser, je me couche avec le cœur qui bat la chamade. Ça ne me permet pas de donner assez de place à ma vie en dehors de l'hôpital », confie cette Parisienne de 28 ans. La main sur son verre de Perrier, siroté après sa journée aux urgences, Anna demande à ce qu'on ne fasse pas apparaître son prénom (que nous avons modifié). « Ce genre de discours reste encore peu accepté », souffle-t-elle, gênée.

L'hôpital français serait-il le théâtre d'un choc générationnel? Entre les internes, aspirant à plus d'équilibre, et une partie de leurs aînés, habitués par une culture du sacrifice, le choc peut être brutal. Les plus jeunes se heurtent alors souvent à des discours « culpabilisants », observe Patrick Hardy, psychiatre à l'hôpital Bicêtre AP-HP (Paris), qui a étudié les risques psychosociaux chez les jeunes médecins. « Fainéants », « chochottes », « jeunes maternels » : les internes sont affublés de tous les maux par une myriade de titulaires hospitaliers. « Cette génération ne comprend pas que la médecine est un sacerdoce », argue Jean-Guillaume Feron, gynécologue-obstétricien à l'Institut Curie. « A mon époque, on ne se plaignait pas. Moi, j'ai tout sacrifié à mon travail », raille un médecin de l'hôpital parisien Bichat, qui a souhaité garder l'anonymat.

« Une culture du don de soi persiste encore à l'hôpital, analyse Patrick Hardy. La sélection dans les

services hospitalo-universitaires se fait sur ce critère : elle valorise ceux qui enchaînent soixante à cent heures hebdomadaires. Un interne qui fléchit sous la charge de travail sait que, s'il en parle, il court le risque d'être stigmatisé : il sera jugé trop faible pour être médecin. C'est porteur d'une grande violence, et, pour cette jeune génération, cela ne passe plus. A juste titre. » Amina a dû se confronter à cette culture. « On a grandi avec l'image d'Epinal du médecin de campagne qui fait fleurette à sa femme, 7 heures-23 heures et meurt d'un infarctus dans son cabinet. Les patients aussi ont intégré cette idée : il faudrait se crever à la tâche pour être des gens bien », regrette l'interne en psychiatrie, qui n'a pas trouvé d'espace d'écoute pour exprimer son ressenti. « Les seniors considèrent que, comme ils ont raqué quand ils étaient internes, c'est normal qu'on raque à notre tour. »

Ces médecins titulaires, en rupture avec les aspirations de leurs internes, soulignent alors les récentes lois sur le temps de travail dont la nouvelle génération bénéficie. « On entend dire : "De mon temps, on travaillait sans repos de sécurité, quarante heures sans s'arrêter, c'était plus difficile", relève le président de l'ISNI, Antoine Reydellet. Mais les processus de soin étaient moins complexes, les internes avaient moins de responsabilités à porter. » Car, pour les internes interrogés, outre le volume horaire, c'est aussi l'intensité du travail qui doit être prise en compte. Car elle a des conséquences importantes sur la santé mentale des jeunes médecins.

« Depuis quelques années, les choses évoluent, grâce à cette nouvelle génération, mais aussi parce que l'hôpital est touché par des problématiques de ressources humaines – il est moins attractif – et de risques psychosociaux. Mais ce changement culturel sera long, note Patrick Hardy. Il est en tout cas essen-

« Un interne qui fléchit sous la charge de travail sait que, s'il en parle, il court le risque d'être stigmatisé »

PATRICK HARDY
psychiatre à l'hôpital
Bicêtre AP-HP

LES CHIFFRES

66,2 %

La proportion des étudiants en médecine présentant des symptômes d'anxiété dépasse les 65%, selon une enquête menée en 2017 par l'Association des étudiants en médecine (Anemf), des syndicats d'internes et de chefs de clinique et assistants, auprès de 21 000 étudiants.

27,7 %

Toujours selon cette étude, plus d'un quart des étudiants en médecine présentent des symptômes de dépression.

23,7 %

C'est la part des étudiants qui ont avoué avoir eu des idées suicidaires dans les mois précédant l'enquête.

52 %

Plus de la moitié des jeunes médecins souffrent d'au moins un symptôme du burn-out, selon une étude de 2019 des psychiatres des Hôpitaux de Marseille.

tiel de se rappeler que les internes sont avant tout des étudiants. » A contrario, pour certains chefs de service, c'est parce qu'ils sont en période d'apprentissage que les internes doivent accepter cet important volume horaire.

Un « corps d'élite »

Sur son bureau parsemé de feuilles, une plaque humoristique indique « I am not bossy, I am the boss » (« Je ne suis pas tyrannique, je suis le patron »). Fabien Reyal, chef de service en chirurgie gynécologique à l'Institut Curie (Paris), le confesse : il vit et respire médecine. Sur la formation des internes et leur rythme de travail, pour lui une seule question se pose : « Veut-on ou non un corps d'élite pour la médecine française? » Il répond par l'affirmative. « On ne peut pas être chirurgien comme on ferait un autre métier : ce n'est pas en faisant du 10 heures-17 heures qu'on peut acquérir la maîtrise technique nécessaire, estime-t-il. Tout environnement de travail hostile doit être proscrit, mais aucun jeune médecin n'arrivera à un haut niveau s'il ne fait pas l'effort d'apprendre et de répéter les gestes. Ronaldo n'est pas devenu champion de foot en jouant à la balle dans son jardin, mais en s'entraînant comme un mulet. » S'il reconnaît que son discours a pu heurter plusieurs jeunes passés dans son service, Fabien Reyal loue le travail et l'effort de son groupe actuel de quatre internes, très en phase avec l'idée que leur chef de service se fait de la chirurgie.

François Zaccarini, 29 ans, sort à peine du bloc. Il a les traits tirés mais les yeux rieurs. En neuvième semestre, il parvient au bout de ses cinq années d'internat, où il lui est arrivé, dans certains services, de charrier les cent heures hebdomadaires. « En choisissant la chirurgie, on s'y attendait forcément. » Il voit souvent des externes, tentés par le métier et plus jeunes que lui, ressortir de leur premier passage à l'hôpital un peu paniqués par ce rythme de travail. Lui, ça ne le gêne pas, il est là pour apprendre. « Que voulez-vous, il existe encore des fous comme nous », plaisante-t-il, avant de s'interroger : « Mais est-ce qu'on ne finira pas par exploser en plein vol? » A cette question, François Zaccarini n'a pas de réponse. Dans ses chaussons bleus, il s'éclipse dans les dédales de l'hôpital. Il est 17 heures. Sa journée est encore loin d'être terminée. ■

ALICE RAYBAUD



ANNA WANDA GOGUSEY

L'Université de Paris élit son Conseil d'administration et recherche six personnalités extérieures désignées à titre personnel pour y siéger, dont trois appartenant à la communauté scientifique.

Celles-ci seront élues par les autres membres du conseil d'administration dans le respect du principe de parité femmes hommes.

Les candidat.e.s sont invité.e.s à faire parvenir lettre de motivation (un recto-verso maximum) et curriculum vitae **avant le 24 mai 2019, 16h :**

par voie postale à l'adresse suivante :

Université de Paris - Direction des affaires juridiques
12 rue l'École de Médecine 75006 Paris

ou par courriel à l'adresse suivante :

election@universiteparis2019.fr

Pour en savoir plus sur l'Université de Paris > u-paris.fr

Université
de Paris

Appel à candidatures